

lâtres, issus de blancs et de nègres ; 3<sup>o</sup> *zambos*, issus d'Indiens et de nègres.

Quelques Malais et Chinois qui sont venus des Philippines se fixer au Mexique ne peuvent entrer en considération. Le nombre des Indiens aborigènes ou de race pure, principalement concentrés dans la partie méridionale du plateau d'Anahuac, excède deux millions et demi, ce qui forme environ les deux cinquièmes de la population entière. Nous verrons plus loin que ces divisions multipliées se réduisent aujourd'hui à deux.

Loin de s'éteindre, comme aux États-Unis, la population des indigènes va en augmentant, surtout depuis un siècle, et il paraît qu'au total ces pays sont plus peuplés aujourd'hui qu'ils ne l'étaient avant l'arrivée des Européens. Telle est du moins l'opinion des savants modernes, tels que A. de Humboldt, Malte-Brun, Huot, etc.

A une grande force musculaire les indigènes du Mexique joignent l'avantage de n'être presque jamais sujets à aucune difformité. M. de Humboldt assure n'avoir jamais vu un Indien bossu ; il est extrêmement rare d'en voir de louches, de boiteux, de manchots. Ces Indiens, et surtout les femmes, atteignent généralement un âge avancé. Leur tête ne grisonne jamais, et ils conservent toutes leurs forces jusqu'à la mort.

Je parlerai ailleurs de leur ancienne civilisation et de leur religion. Dans son état actuel, l'Indien mexicain est grave, mélancolique, taciturne, aussi longtemps que les liqueurs enivrantes n'ont pas agi sur lui.

Lorsqu'un Indien parvient à un certain degré de culture, il montre une grande facilité d'apprendre, un esprit juste, une logique naturelle, un penchant particulier à subtiliser ou à saisir les différences les plus fines des objets à comparer ; il raisonne froidement et avec ordre ; mais il ne manifeste pas cette mobilité d'imagination, ce coloris de sentiment, cet art de créer et de produire qui caractérise les peuples de l'Europe et plusieurs tribus de nègres africains. La musique et la danse des indigènes se ressentent du manque de gaieté qui les caractérise ; leur chant est lugubre. Les femmes déploient plus de vivacité que les hommes ; mais elles partagent les malheurs de l'asservissement auquel leur sexe est condamné chez la plupart des peuples où la civilisation est encore imparfaite<sup>1</sup>.

Les Indiens mexicains ont conservé le même goût pour les fleurs que Cortez leur a reconnu ; on est étonné de retrouver ce goût, qui indique

<sup>1</sup> A. de Humboldt, *Mexique*, t. I<sup>er</sup>, p. 413.



sans doute le sentiment du beau, chez une nation dans laquelle un culte sanguinaire et la fréquence des sacrifices humains paraissent avoir éteint tout ce qui tient à la sensibilité de l'âme et à la douceur des affections. Au grand marché de Mexico, le natif ne vend pas de pêches, pas d'ananas, pas de légumes, pas de liqueur fermentée, sans que sa boutique soit ornée de fleurs qui se renouvellent tous les jours; le marchand indien paraît assis dans un retranchement de verdure, et tout y est de la dernière élégance.

Les indigènes sont ou descendants d'anciens plébéiens, ou les restes de quelque grande famille qui, dédaignant de s'allier aux conquérants espagnols, ont préféré labourer de leurs mains les champs que jadis ils faisaient cultiver par leurs vassaux (car les Espagnols trouvèrent le régime féodal établi au Mexique depuis un temps immémorial). Ils se divisent donc en Indiens tributaires et en Indiens caciques ou nobles; ceux-ci, d'après les lois espagnoles, ont dû participer aux privilèges de la noblesse de Castille, mais il est difficile de distinguer, par leur extérieur, leur habillement ou leurs manières, les nobles des roturiers; ils vont généralement pieds nus, couverts de la tunique mexicaine, d'un tissu grossier et d'un brun noirâtre;

ils sont, en un mot, vêtus comme le bas peuple, qui néanmoins leur témoigne beaucoup de respect.

La race espagnole tient le premier rang au Mexique; c'est entre ses mains que se trouvent presque toutes les propriétés et les richesses; mais elle n'occuperait que la seconde place parmi les habitants de race pure si on les considérait sous le rapport du nombre, car on ne compte guère qu'un million à douze cent mille individus de race blanche nés en Europe ou descendants d'Européens.

Les castes de *sang mêlé*, provenant du mélange des races pures, constituent une masse presque aussi considérable que les indigènes. On peut évaluer le total des individus de sang mêlé à près de deux millions quatre cent mille âmes, tandis que celui des Indiens natifs n'atteint guère que le chiffre de deux millions cinq cent mille. Le fils d'un blanc et d'un indigène à teint cuivré est appelé *mestizo*, métis. Sa couleur est presque d'un blanc parfait; sa peau est d'une transparence particulière. Si une métis s'allie à un blanc, la seconde génération qui en résulte ne diffère presque plus de la race européenne. Les métis composent à peu près les sept huitièmes de la totalité des castes de sang mêlé. Ils sont réputés d'un caractère plus doux que les



*mulatos* ou *mulâtres*, fils de blancs et de négresses, qui se distinguent par la vigueur et l'énergie de leurs couleurs, par la violence de leurs passions, et par une singulière volubilité de langue. Les descendants de nègres et d'indiennes portent au Mexique, et même au Pérou et à la Havane, le nom bizarre de *Chino*, Chinois. On les appelle aussi *zambos*. Aujourd'hui cette dernière dénomination est principalement restreinte aux descendants d'un nègre et d'une mulâtresse, ou d'un nègre et d'une china. On distingue de ces *zambos* communs les *zambos-prietos*, qui naissent d'un nègre et d'une zamba. De l'alliance d'un nègre avec une mulâtresse provient la caste des *quarterons*. Lorsqu'une quarteronne épouse un blanc, ses enfants portent le nom de *quinterons*. Une nouvelle alliance avec la race blanche fait tellement perdre le reste de couleur, que l'enfant d'un blanc et d'une quinteronne est blanc aussi. Les mélanges dans lesquels la couleur des enfants devient plus foncée que n'était celle de leur mère s'appellent *saltos-atras*, ou sauts-en-arrière.

## CHAPITRE V

Intérieur de Mexico. — Régularité de cette ville. — Origine de son nom. — Différence de l'ancien et du nouveau Mexico. — Salubrité du climat de cette ville. — Particularité remarquable. — Genre de construction des maisons. — Ressemblance des constructions mexicaines et égyptiennes. — Promenades de Mexico. — Costumes mexicains. — Harnais des chevaux. — Carrosses. — Habillement des femmes et des hommes appartenant aux classes supérieures. — Combats de taureaux et de coqs.

J'ai parlé de la première impression que j'éprouvai en traversant les rues de Mexico le soir, au clair de la lune. Je n'avais, pour ainsi dire, qu'entre vu cette ville, et ce n'est qu'après l'avoir parcourue pendant plusieurs jours de suite, dans tous les sens, que j'ai pu en prendre une idée complète.

Je ne commençai mes excursions qu'après l'arrivée de M. Rouger, non moins curieux que moi de parcourir cette ville, qu'il n'avait jamais visitée, quoiqu'il fût déjà venu au Mexique ? mais c'était peu de temps après l'expédition de l'amiral Baudin contre Saint-Jean-d'Ulloa, et il n'était